

## Fil tracassé

Anne Banville

---

Number 115, Fall 2007

À table!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14098ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Banville, A. (2007). Fil tracassé. *Moebius*, (115), 63–68.

## ANNE BANVILLE

### *Fil tracassé*

Je dîne avec Clarisse, une amie de jeunesse de ma mère, au Mandarin pressé.

Ma mère n'est pas avec nous. À l'heure où nous nous mettons à table, elle est déjà couchée, à cinq stations de métro de là. Il y a longtemps qu'elle a fini de manger (si elle a mangé), qu'on lui a enlevé le grand bavoir retenu derrière le cou par une bretelle à deux pinces. Elle doit être allongée comme on l'a posée, toute droite sur son lit, sur le dos, chambre 203. A-t-elle les yeux ouverts ?

Clarisse, elle, défie le temps à sa façon. Elle joue sur les matières – peau, soie, cheveux – dans un bel accord de gris, de rose et de pêche. Mais la poupée qu'on habille / déshabille, c'est ma mère.

Clarisse a une mémoire clinique si je peux dire (son père était médecin). Elle se souvient de tout et elle raconte sans se lasser. J'attends beaucoup de sa mémoire. Elle ressuscite tel jour de son passé dans toute sa fraîcheur : la lumière, les costumes, les répliques et tous les détails, une couture qui a lâché, des règles inopinées. Elle a des surplus dont elle pourra me faire profiter.

Car pendant ce temps, ma belle au bois dormant m'échappe. Le sommeil de la raison la gagne chaque jour un peu plus. Cela buissonne dans sa tête, une à une les fenêtres se murent, le barbelé se déroule.

Bref, elle ne me reconnaît plus, ou elle ne sait plus le dire, son langage se décompose en fragments de plus en plus petits. Lo, la, lo. Elle répète encore après moi les trois derniers mots de certaines phrases, à peu près, d'un air entendu. Par exemple, un jour j'ai dit : le ficus cache la

porte. « Ah, cache la porte ! » m'a-t-elle dit en écho. Une autre fois, je lui annonce : je vais bientôt rentrer chez moi. « Ah, très chez moi... » Je cherche du sens, bien sûr, là où il n'y en a plus pour personne.

Comme il arrive souvent chez ceux qui vivent cette épreuve, je me reproche de ne pas l'avoir écoutée quand elle s'épanchait, de ne pas avoir posé de questions, ou d'avoir oublié. Je recherche avidement des témoins de bonne mémoire. En voici un devant moi.

La serveuse nous a apporté des carrés de tissu éponge, humides et parfumés. Clarisse se tapote les doigts, je me frotte les mains avec force. Tu vas parler, tu vas me dire ce que tu sais, je veux faire suer ta mémoire, l'amie. Clarisse me fait remarquer que je vais m'irriter la peau. Je lui souris, elle s'attendrit et se raconte. Je souris encore, je l'encourage à parler encore et quand elle aura bien parlé d'elle, je l'amènerai à sortir d'elle-même tout ce qu'elle sait sur ma mère. Je me sens carnassière, elle est ma proie ; le sang dont je veux me repaître, c'est ce qu'elle me dira de ma mère.

Nous avons commandé un apéritif rose pâle dans lequel baigne un litchi. Elle a choisi le menu vapeur, moi pareil, et des rouleaux de printemps pour commencer, moi pareil. Je veux me coller à elle, pour mieux la faire parler. Les joues me tirent à force de sourire.

J'ai fini le liquide rose, elle évoque sa nuit de noces. Y a-t-il seulement de l'alcool là-dedans ? Dans le litchi peut-être ? Guère. Je cherche de l'alcool dans le litchi, dans la dernière goutte de cette eau, l'exaspération me gagne. Je me sens flouée. Elle va développer sa monstrueuse mémoire sans m'en faire profiter, jusqu'au café, je la vois venir. Lorsque je tente de l'amener à ma mère, la question tourne court, le sujet ne l'intéresse pas, ou si peu. Je m'agite. Je lui dis savez-vous, ma mère ne peut plus me parler, je regrette, je voudrais tant qu'elle me raconte sa vie, je l'ai mal écoutée. Je sais qu'il ne faut pas, je sens que je gâche tout, mais la nuit tombe derrière le voilage du Mandarin pressé et Clarisse se couche tôt. Il faut qu'elle me parle de ma mère, vite. Subitement, mon insistance lui paraît louche, et le mal est fait, irréparable, la méfiance lui change la figure : « Ah, mais moi, j'ai raconté toute ma

vie à mes enfants!» Voilà ma mère coupable de m'avoir fait grâce de son passé! Elle ose insinuer... Clarisse s'est refermée comme une huître. Elle ne parlera plus.

Les rouleaux de printemps sont arrivés. Nous les mangeons en silence, elle, délicatement, moi j'ai envie de partir, de la planter là avec sa jouissance rose. A-t-elle pitié? Clarisse décide de me jeter quelques miettes. Elle me dit que ma mère était la plus belle des trois sœurs, la plus séduisante. Elle était spirituelle aussi, mais complexée. Ah? Complexée. Je signale à Clarisse une feuille de menthe prise entre ses dents.

Des dents, ma petite chérie n'en a presque plus aujourd'hui. Je parle des céramiques qui sautent et qu'on ne peut pas remplacer car elle n'est plus docile aux demandes du dentiste. Il faut mouliner toute la nourriture.

Et voilà que Clarisse, de sa bouche récemment repulpée, m'apprend que ma mère détestait la cervelle. Je tends l'oreille. Ah, je ne le savais pas. C'est vrai qu'on n'en mangeait pas à la maison. Quelle importance? C'est ainsi. Un détail qui m'aurait été indifférent avant devient capital maintenant. Ma mère était intraitable au sujet de la cervelle. Intraitable? Elle? Si douce! Oui, oui. Elle avait même eu un échange avec le père de Clarisse qui lui vantait les qualités nutritives de la cervelle: «Laissez-moi vous en faire goûter, bien préparé, c'est délicieux.»

— Oh, vous ne m'en ferez pas manger, jamais, jamais. Quelle horreur!

Ici Clarisse s'interrompt pour me venir en aide. Les raviolis à la vapeur sont arrivés, j'essaie d'en décoller un du panier de bambou, avec les baguettes, l'enveloppe se déchire. Clarisse glisse la lame de son couteau sous le ravioli qu'elle transporte jusqu'à mon assiette.

— J'ai perdu le fil, dit-elle.

— La cervelle de ma mère.

— Oui. Mon papa était taquin...

On devine. Ma mère a été invitée à déjeuner chez eux, cours Belsunce. On lui a servi une quiche à la cervelle (ce n'était pas facile de s'en procurer en pleine guerre) sans le lui dire. Ma mère a apprécié. Elle en a repris. Quand elle a eu fini la dernière bouchée, le père de Clarisse a demandé:

— Vous n'aimez toujours pas la cervelle ?

Ma mère a blêmi.

— Et pourtant, Blanche, vous en avez mangé...

Clarisse en rit encore. Comme il était drôle son papa ! Ma mère a dû quitter la table en courant, la main sur la bouche pour contenir son vomissement.

Je regarde Clarisse avec stupeur.

— Ce que nous avons ri !

Je vois la pénombre de la salle à manger striée de lumière car les volets sont à demi fermés, écrasée de chaleur (je n'ai visité Marseille qu'une fois, en juillet). La nappe immaculée comme celle-ci, le reste de la quiche dans un plat d'argent, là, sur une console entre les fenêtres démesurément hautes. Et le cercle clarissien hilare, et ma mère, ma petite chérie, secouée de spasmes.

C'est un viol alimentaire ! Je tiens les coupables, voilà le traumatisme que je soupçonnais, l'origine lointaine de la démence. Elle a cru dévorer sa propre cervelle, peut-être, qui sait ce que c'était pour elle ? J'enrage. Je me souviens tout à coup que ma mère disait qu'il ne faut jamais forcer les enfants à manger, je l'entends comme si elle était là. Je comprends tout. Tout est venu de là, je le sais, je le sens dans ma chair. Cette fois, je poinçonne le ravioli du bout carré d'une baguette. Clarisse me dit :

— Écoute, laisse la nourriture, ça ne fait pas net.

Et même la voix chère de ma mère, celle que je n'entends plus, me raisonne de l'intérieur : « Tu crois qu'elle est du meilleur goût, ton histoire de cervelle ? »

Je finis par me reprendre. La scène date d'une soixantaine d'années. Clarisse est plus près de la fin que du début, comme elle dit. Le papa taquin, la maman cuisinière et la fratrie, Clarisse exceptée, tout ce monde dort sous la terre. Le dîner s'achève calmement. La vieille amie de ma mère s'abstient de café pour ménager son sommeil si volatil. Après l'addition, la serveuse nous offre à chacune un calendrier du Mandarin pressé, mais Clarisse ne veut pas du sien. Pressent-elle qu'il lui reste moins de cent jours à vivre ?

Lorsque nous nous quittons, elle me dit : « Tu embrasseras Blanche pour moi, est-ce qu'elle parle quelquefois de moi ? » Décidément, elle n'a pas intégré,

comment lui en vouloir, cela ne se digère pas, je suis bien placée pour le savoir. Elle ajoute : « Tu sais, je préfère ne pas aller la voir... »

...oui, rester sur une belle image, cela fait trop de peine... Je sais.

Rue Pirandello, le lendemain à dix-huit heures trente, je fais manger la vieille amie de Clarisse. Elle ouvre la bouche comme un enfant pour accueillir la cuiller. Au début de son mal, elle oubliait de manger, elle pesait trente-huit kilos. Puis elle oubliait qu'elle avait mangé et ne s'arrêtait plus. Aujourd'hui, elle ne sait plus tenir une fourchette ou une cuiller ni prendre avec ses doigts, il faut toujours quelqu'un près d'elle pour la nourrir. Quand c'est moi, je lui annonce les plats comme dans les bonnes tables : « brandade de morue gratinée servie avec sa chicorée frisée ». Elle la préparait comme personne. Elle me sourit, montrant tout ce que contient sa bouche, c'est la même qui me disait : « Tiens ta bouche fermée en mangeant », je n'en reviens pas.

Juste derrière nous, quelqu'un vide les filtres du percolateur en les frappant contre la paroi d'un bac. Ma mère sursaute, elle écarquille les yeux de peur. J'ai le pouvoir de la rassurer :

— Ce n'est rien, on vide un filtre à café.

Elle s'apaise :

— Ah, un fil tracassé...

Oui, maman, ma barbelée au bois dormant, un fil...  
ou une fille tracassée.

